

# UN PORTUGAIS DE DEUSTO: BULHÃO PATO

por

ROBERT RICARD

Raimundo de Bulhão Pato (1829-1912) n'est pas un grand nom de la littérature portugaise, et il nous est aujourd'hui difficile de trouver un intérêt à son long poème en XVI chants intitulé *Paquita*. Si Bulhão Pato a quelques chances d'échapper à l'oubli, il le devra peut-être à l'humour d'Eça de Queiroz, qui l'a caricaturé un peu cruellement dans *Os Maias* sous les traits du poète Alencar, il le devra plus sûrement à d'illustres et nobles amitiés, celle d'un Oliveira Martins, celle d'un Antero de Quental, celle surtout d'un Herculano, qu'il fréquenta dans l'intimité et sur qui il nous a laissé de précieux témoignages. Ce que nous voudrions rappeler seulement ici, d'après ses propres *Mémoires*, ce sont ses liens avec la Biscaye et les souvenirs de son enfance heureuse sur les bords du Nervión (1).

Bulhão Pato est en effet né à Bilbao le 3 mars 1829. Son père et sa mère étaient l'un et l'autre Portugais, mais il ne nous dit pas pour quel motif ils habitaient l'Espagne. Leur fils vécut à Bilbao —exactement à Deusto—jusqu'en octobre 1837. Il regagna alors le Portugal avec ses parents, pour des motifs qu'il ne nous indique pas non plus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passa à Bilbao toute sa première enfance et qu'il en gardait un souvenir ému et très précis quand il publiait en 1894 le premier tome de ses *Memorias*.

---

(1) Bulhão Pato, *Memorias, Scenas de infancia e homens de letras*, tomo I, Lisboa, 1894, p. 1-41, 53-56 et 337-338. L'hispaniste anglais Aubrey F. G. Bell estime que l'influence de la poésie de Trueba est sensible dans *Paquita* et dans les *Flores agrestes* de Bulhão Pato (*A literatura portuguesa*, trad. port. d'Agostinho de Campos et J. G. de Barros e Cunha, Coimbra, 1931, p. 407). Le sujet et le cadre de *Paquita* sont espagnols pour la plus grande part. On peut rappeler que le *Libro de los Cantares* de Trueba figurait dans la bibliothèque personnelle d'Antero et il ressort d'une de ses lettres que celui-ci appréciait beaucoup la poésie de cet écrivain (José Bruno Carreiro, *Antero de Quental*, vol. II, Lisboa, 1948, p. 320 et p. 195).

La famille occupait à Deusto une vieille maison entourée d'un jardin qui s'étendait jusqu'à la *ría*, où l'on pêchait alors des anguilles renommées qui étaient expédiées ensuite à Madrid. L'enfant eut pour nourrice une jeune et robuste paysanne de Guernica, Maria Salomé, veuve depuis peu, et âgée de vingt ans quand elle entra au service du ménage portugais. Bulhão Pato la décrit avec tendresse : il l'aimait passionnément, et, quand il quitta Bilbao, ce fut un désespoir. Il lui était resté si attaché qu'en 1890 encore il conservait son portrait—qu'un accident détruisit. Ce portrait avait été fait par un autre Portugais de Bilbao, qui avait abandonné son pays à la suite des événements de 1833; l'épisode se place donc entre cette date et 1837. Le peintre se faisait appeler Augusto de Belvedere, mais son vrai nom était José Vicente de Salles. Les principaux camarades de jeu de Raimundo furent une jeune voisine nommée Pepita et surtout Antonio de Trueba, avec lequel il allait dénicher les nids et dérober noix et châtaignes dans les *Encartaciones* (2). Le petit Portugais s'exerçait aussi à la pelote, et il accompagnait son père à la chasse aux *chimbos—deliciosos papaflygos*, dit-il, *perdição dos bilbainos*. Le dimanche et les jours de fête on allait se mêler, sur la place de Deusto, devant l'église, aux réjouissances populaires. Et longtemps après, les chants que les Portugaises de la Beira exécutaient dans les églises faisaient surgir dans la mémoire de l'écrivain ceux des jeunes filles de Deusto. On me permettra de le citer dans sa langue et son orthographe originales : "Aos domingos e dias festivos, na igreja, antes do levantar a Deus, aquellas vozes frescas e afinadas entoam o Bemdito, num canto gracioso e sentido. Jamais a ouvi, que me não commovesse. Respirava as auras da infancia! Em Deusto, nas Provincias Vascongadas, onde fui creado, tambem a missa, as deustarinas, de olhos negros, tranças caídas, cintura delgada, ageis, graciosas, respirando saude, entoavam um canto semelhante, repassado de compunção e piedade mysticas! O minhas singelas crenças de então! ó minha santa mãe! que me ensinavas a resar e a pôr as mãosinhas, louvando a Deus—julgava tornar-vos a possuir, por entre um véu de lagrimas!" (3). Ainsi Deusto restait lié aux souvenirs les plus chers de son enfance.

Cependant, les temps n'étaient pas gais. Le séjour de Bulhão Pato

(2) Chose curieuse, la date de la naissance de Trueba ne semble pas bien fixée; on donne 1819 ou 1821; l'écrivain lui-même n'admettait pas l'exactitude de la date donnée par sa *partida de nacimiento* (1819). Il n'est pas possible, d'après le témoignage de Bulhão Pato—dont la date de naissance (3 mars 1829) est certaine, et qui le présente comme un camarade de son âge—qu'il y ait eu entre eux huit ou dix ans de différence. Il paraît difficile, dans ces conditions, de placer la naissance de Trueba avant 1825.

(3) *Memorias*, t. II, Lisboa, 1894, p. 147-148.

à Bilbao coïncide avec la première guerre carliste, avec les grands sièges de 1835 et 1836, avec des événements comme la mort de Zumalacarregui. Sans doute, il était trop jeune pour en saisir tout le tragique et il jouait sans souci avec les petits Espagnols à la guerre entre *facciosos* et *crístinos*. Mais des épisodes dramatiques venaient inévitablement troubler cette inconsciente légèreté d'enfant. C'est ainsi que le frère de María Salomé, Currito, se battait dans les rangs carlistes. Il fut blessé dans une escarmouche à Somorrostro. Au risque de sa vie, sa soeur n'hésita pas à traverser plusieurs fois les lignes adverses pour aller le voir et le soigner. Elle eut alors la chance d'échapper. Par malheur, après le départ de la famille portugaise, son frère fut blessé de nouveau, et gravement. María Salomé ne pouvait que répéter son geste. Cette fois, elle fut prise et le tribunal militaire se montra impitoyable : vingt-quatre heures plus tard, elle était passée par les armes. Elle laissa à sa fille un châle français dont le père de son nourrisson lui avait fait cadeau, et elle mourut avec un courage et un sang-froid qu'on se rappela longtemps à Deusto et à Bilbao.

Bulhão Pato exprime plusieurs fois son admiration pour l'héroïsme que les Espagnols déployaient de l'un et de l'autre côté au cours de ces années cruelles. Il raconte l'histoire d'un colonel carliste, qui entretenait des relations amicales avec son père. Un jour, à l'heure du dîner, celui-ci revenait de Bilbao à Deusto. Au *Sete* (Siete?), endroit où la route s'élargissait un peu et où avaient lieu les exécutions, il rencontra un détachement militaire. Au milieu des soldats marchait un officier qui fumait tranquillement un cigare. C'était le colonel carliste, qu'on allait fusiller. Il aperçut son ami portugais et lui cria d'une voix calme : *¡Adiós, don Francisco, hasta el día del juicio!* Quelques instants plus tard, on entendait de la maison une violente décharge; personne n'y eut le courage de dîner ce soir-là. Le lendemain, Deusto était occupé par les carlistes, et un capitaine vint avec ses hommes demander abri au père de Bulhão Pato. Curieuse coïncidence! l'officier était Portugais. Il s'installa dans la maison et devint aussitôt l'intime de ses hôtes. Le petit Raimundo lui voua le culte que l'on peut deviner de la part d'un enfant de six ans. Hélas! le capitaine portugais fut tué peu de temps après. Au bout de soixante ans, Bulhão Pato n'avait pas perdu la mémoire des larmes qu'il avait alors versées (4).

---

(4) Bulhão Pato parle ailleurs (*Memorias*, t. II, p. 165) d'un autre officier portugais qui se mit au service de D. Carlos après la défaite de D. Miguel au Portugal et la convention d'Evora-Monte (26 mai 1834) : Manuel Maria da Silva Bruschy. Fait prisonnier, il fut condamné à être fusillé le lendemain;

Maïs il y avait la pelote, la chasse aux *chimboç*, et les *zorçicos*. Les *zorçicos* que les jeunes filles chantaient sur la place de Deusto devant l'église: *La noche soñaba yo—Que dos negros me mataban...—Y eran tus hermosos ojos—Que enojados me miraban.*

Quand ses parents s'établirent à Lisbonne, dans une maison de la *rua da Saudade*, près de la prison, tout parut à l'enfant affreusement triste. Il fut saisi d'une espèce de langueur qui dégénéra rapidement en une maladie véritable. Il fallut changer de demeure, retrouver un jardin, la campagne, l'air libre. Il n'y eut pas d'autre moyen pour guérir chez le petit Raimundo la nostalgie de ce Deusto que son coeur ne parvenait pas à oublier.

---

Il passa à jouer la nuit qui devait être pour lui la dernière, et il échappa finalement grâce à un «miracle» dont l'auteur malheureusement ne nous détaille pas les circonstances.

